

Introduction

Jean-Yves LAURICHESSE

Il a cinquante ans. Il est général en chef de l'artillerie de l'armée d'Italie. Il réside à Milan. Il porte une tunique au col et au plastron brodés de dorures. Il a soixante ans. Il surveille les travaux d'achèvement de la terrasse de son château. Il est frileusement enveloppé d'une vieille houppelande militaire. Il voit des points noirs. Le soir il sera mort. Il a trente ans. Il est capitaine. Il va à l'opéra. Il porte un tricorne, une tunique bleue pincée à la taille et une épée de salon.

(Claude Simon, *Les Géorgiques*)

Le général d'artillerie Jean-Pierre Lacombe Saint-Michel (Saint-Michel-de-Vax, 1753-*id.*, 1812) fut une figure marquante, quoique méconnue, de la Révolution et de l'Empire : député du Tarn à la Convention (il y vota la mort du roi), membre du Comité de salut public, commissaire aux armées, ambassadeur à Naples, commandant en chef de l'artillerie en Italie, gouverneur de Barcelone... Mais ce colosse impétueux fut aussi un homme des Lumières, lecteur de Rousseau, auteur de réflexions, de souvenirs, de poèmes, et l'époux inconsolable d'une jeune protestante hollandaise morte à trente-trois ans, Marianne Hasselaër. Son descendant en ligne directe, Claude Simon, avait été fasciné enfant par le buste de marbre du Général trônant dans le salon de l'hôtel familial de la rue de la Cloche d'Or, à Perpignan. Devenu une figure majeure du Nouveau Roman, il fera de lui, sous les initiales L. S. M., le personnage central de son grand roman *Les Géorgiques* (Minuit, 1981), qui lui ouvrira la voie du prix Nobel de Littérature en 1985.

Déjà, dans *La Route des Flandres* (1960), Lacombe Saint-Michel avait inspiré à Simon certains traits de l'ancêtre de Georges, le soldat de 1940, en particulier son admiration pour Rousseau, même si le modèle en était surtout un autre ascendant de la même époque, le général de la Houlière. Des fragments d'archives conservées dans la famille étaient déjà intégrés au roman. En 1973, un texte publié dans la revue *Minuit* sous le titre « Essai de mise en ordre de notes prises au cours d'un voyage en Zeeland (1962) et complétées »¹ puisait largement dans ces mêmes archives, citant en particulier la lettre qu'écrivait Lacombe Saint-Michel à son père pour lui raconter sa rencontre avec Marianne à l'opéra de Besançon. Claude Simon venait d'ouvrir l'énorme chantier des *Géorgiques*, alors même que dans les années soixante-dix paraissaient ses romans les plus « formalistes » : *Les Corps conducteurs* (1971), *Triptyque* (1973) et *Leçon de choses* (1975). Mais le romancier voyait déjà plus loin, ne se laissant pas enfermer dans la théorie textualiste d'un Jean Ricardou, ouvrant à nouveau largement son œuvre à l'Histoire.

La découverte fortuite, et elle-même si romanesque, de nouvelles et abondantes archives dans un placard dissimulé sous le papier peint d'une cage d'escalier, dans le même hôtel familial, allait encore nourrir et stimuler l'écriture, avec en particulier cette double correspondance concernant tantôt les fonctions militaires et politiques du Général à travers toute l'Europe, tantôt la conduite à distance, par l'intermédiaire de son intendante Batti, de son domaine agricole du Tarn, d'où le titre emprunté au célèbre poème de Virgile. Ainsi se trouvaient réunis en un seul personnage deux grands thèmes de l'œuvre de Claude Simon : la Terre et la Guerre. Mais l'écrivain, toujours passionné de composition, d'analogies, de contrastes, mettait aussi en parallèle avec l'histoire de L. S. M. celle de O. (inspiré de George Orwell et de son *Hommage à la Catalogne*), volontaire des brigades internationales pendant la guerre d'Espagne, et sa propre expérience de la guerre dans les Flandres en mai-juin 1940, suscitant échos et résonances entre les temps, les lieux, en une somptueuse polyphonie.

Les Géorgiques a suscité depuis sa parution une abondante littérature critique, qui n'a pas fini d'en épuiser les richesses thématiques et formelles². Il est rare cependant que le général L. S. M. soit abordé spéci-

-
1. *Minuit*, n° 3, mars 1973, p. 1-18, repris dans *Cahiers Claude Simon*, n° 1, 2005, p. 17-34.
 2. On citera en particulier l'article de Lucien Dällenbach « *Les Géorgiques* ou la Totalisation accomplie » (*Critique*, n° 414, nov. 1981, p. 1226-1242), les ouvrages de Cora Reitsma-La Brujeere, *Passé et présent dans « Les Géorgiques » de Claude Simon* (Amsterdam, Rodopi, 1992), de Pierre Schoentjes, *Claude Simon par correspondance : « Les Géorgiques » et le regard des livres* (Genève, Droz, « Romanica

fiquement et frontalement comme « personnage de roman », en relation avec son modèle Lacombe Saint-Michel. Le discrédit jeté sur le personnage traditionnel par le Nouveau Roman, et singulièrement par Nathalie Sarraute dans *L'Ère du soupçon* et par Alain Robbe-Grillet dans *Pour un nouveau roman*, mais encore par Simon lui-même dans le *Discours de Stockholm*, peut expliquer cette réticence. Il y aurait là comme une sorte de tabou plus ou moins conscient, qui explique en partie les critiques dont a fait l'objet le livre de Bernard Andrès *Profils du personnage chez Claude Simon* (Minuit, 1992). Et de fait, ce serait aller à l'encontre des intentions et du texte même de l'auteur que de considérer L. S. M. comme un classique personnage de roman historique, solidement construit sur la base d'une documentation, dont la vie à peine « romancée » serait offerte au divertissement du lecteur. Les continuelles ruptures chronologiques, les lacunes affichées de l'information, les contradictions mêmes du personnage, portent la marque évidente du roman moderne.

Pour autant, on ne peut nier que la puissance des *Géorgiques* tienne pour une grande part à la présence écrasante du Général, y compris dans les parties qui traitent des deux autres protagonistes, sur lesquelles il projette son ombre massive. Comme le note Alastair Duncan : « Au centre de sa fresque, Simon place un conventionnel général d'Empire ; à ses côtés — pygmées en comparaison — un cavalier de 1940 et un volontaire de la guerre d'Espagne »³. Cette présence à la fois glorieuse et opaque est celle d'un corps qui agit, qui éprouve des sensations et des passions, qui s'enthousiasme pour des idées, qui écrit sans cesse, et même si tous ces éléments nous sont présentés selon ce « foisonnant et rigoureux désordre » que Simon attribue ailleurs à la mémoire⁴, ils n'en finissent pas moins par imposer ce qu'il faut bien appeler un grand personnage romanesque. Le génie de Simon consiste même sans doute dans le fait d'avoir réussi à dépasser une opposition théorique déjà usée entre personnage et modernité pour inventer une forme moderne du personnage historico-romanesque, capable de combler d'un coup chez le lecteur un triple désir : d'Histoire, de roman et de poétique.

Gandensia », 1995), de Nathalie Piégay-Gros, « *Les Géorgiques* » de Claude Simon (PUF, « Études littéraires », 1996), le dossier critique édité par Jean-Yves Laurichesse « *Les Géorgiques* : une forme, un monde » (Caen, Lettres Modernes Minard, « La Revue des Lettres modernes », *Claude Simon* 5, 2008), la Notice d'Alastair Duncan dans le volume II des *Œuvres* de Claude Simon (Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, p. 1494-1515), la notice « *Les Géorgiques* » rédigée par Metka Zupančič pour le *Dictionnaire Claude Simon* (Michel Bertrand, dir., Champion, 2013, p. 634-639).

3. Notice des *Géorgiques* (*Œ II*, 1494).

4. Claude Simon, *Histoire*, Minuit, 1967, p. 275.

C'est pourquoi l'entrée « L. S. M. », pour traditionnelle qu'elle puisse paraître⁵, n'en est pas moins propre à nous guider jusqu'au cœur des *Géorgiques*, tant Simon interroge à travers ce personnage inspiré d'un ancêtre fascinant, comme en un miroir, son propre rapport à l'Histoire, à la nature et même à l'écriture. Mais plus largement, elle permet de réfléchir au devenir du roman et du personnage historiques en un moment – le début des années 1980 – où, comme l'a montré Dominique Viart⁶, le genre romanesque se retourne vers l'Histoire, vers la mémoire individuelle et collective, vers les archives et les traces du passé, tout en prenant acte du « soupçon » qu'a porté la génération précédente sur toute idée de « restitution », mais dans la volonté renouvelée d'une « tentative » dont Claude Simon apparaît alors comme un précurseur majeur, et pour beaucoup comme un modèle.

Le dossier qui suit est issu des journées qui se sont tenues à l'Université Toulouse-Le Mirail (devenue depuis Toulouse-Jean Jaurès) les 20 et 21 septembre 2013, à l'occasion du centenaire de la naissance de Claude Simon⁷. On y trouvera des approches variées convergeant vers un même objet, tout à la fois historique et littéraire : Lacombe Saint-Michel/L. S. M.⁸. Il s'agira d'abord d'interroger le rapport de l'écrivain à son matériau et du personnage à son modèle historique : réécriture des archives (D. Zemmour), travail du portrait (J.-Y. Laurichesse), héritage littéraire du général-poète (L. Hincker), archives inédites d'un ami (A. Duncan). Puis, on entrera dans le roman comme forme-sens, quand le goût des listes rapproche l'écrivain de son ancêtre (A.-L. Blanc), et dans le personnage comme support ambigu de valeurs (M. Bertrand), voire de mythe (H. de Vriese), entouré de l'aura mélancolique d'un secret enfoui (N. Piégay).

Jean-Yves LAURICHESSE

-
5. Mais elle figure naturellement dans le *Dictionnaire Claude Simon*, notice rédigée par Nathalie Piégay-Gros (*op. cit.*, p. 526-528).
 6. Dominique Viart et Bruno Vercier, *La Littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2005, p. 13 *et sq.*
 7. Ces journées, organisées dans le cadre du laboratoire Patrimoine, Littérature, Histoire (EA 4601), se sont partagées entre une journée d'études suivie d'une lecture musicale de textes de Lacombe Saint-Michel et de Claude Simon, et une journée de visite à Saint-Michel-de-Vax (Tarn), autour du château du Général.
 8. Voir les résumés des articles en fin de dossier.